
COLLOQUE DE LA FONDATION EUROPEENNE POUR LA PSYCHANALYSE
« Le lien et la dette »

« ARCHITEXTURES »

J.-L. Chassaing
Nantes, 15-16 Juin 1996
Cité des congrès

Introduire un x dans un titre, à la place du « c'est », nous permettra de tisser la toile de la cité, tout du moins de reconnaître dans l'art du tracé, comme l'indique Yves Lion, architecte, dans un entretien au Journal Le Monde, un travail d'appui pour une volonté politique dont le projet urbain ne serait pas tant, faisant appel à l'architecture, de donner une place isolée au bel objet architectural mais bien plutôt de le concevoir cet objet comme totalement solidaire du territoire; « le plus difficile aujourd'hui, ce n'est pas de faire une œuvre, mais c'est de poser deux bâtiments côte à côte. La vraie difficulté c'est de tracer une rue par rapport à laquelle on puisse véritablement vivre de part et d'autre ».

Pour Yves Lion – dont une des réalisations est ce palais des Congrès à Nantes – « l'architecture moderne, c'est d'abord et surtout une pratique sociale », il faut selon lui en finir avec le travail sur l'espace, avec les artifices, avec l'architecture liée aux apparences. « L'architecture est avant tout et surtout un acte raisonné ». L'architecte est d'abord un intellectuel, l'architecte artiste étant selon lui une « erreur d'appréciation ». Il préconise de penser l'aménagement du territoire, non plus de saturer les formes. Il n'est pas neutre de rappeler à ce point le rattachement de la Direction de l'architecture, en 1995, au ministère de la Culture, délaissant ainsi l'Équipement qu'elle avait rejoint en 1978. « L'architecture doit s'occuper beaucoup plus du vide que du plein car ce qui se passe entre les choses est au fond plus déterminant que les choses elles mêmes ». Yves Lion critique la société française actuelle qui préfère la forme à la culture, qui donne une prédominance à l'objet par rapport au territoire.

C'est aussi semble-t-il, l'avis du Directeur actuel de l'architecture, François Barré, venu en mars de la Direction du Centre Pompidou, et pour qui trois priorités marquent sa mission: « la réforme de l'enseignement, la relance économique de l'architecture, et le passage de l'objet à la ville ». « Aujourd'hui l'indispensable dessein, c'est celui de l'architecture ordinaire, de l'urbanité et de la reconquête de l'espace public. Il y a, en 1996, une sorte d'incapacité à dire la ville » (Le Monde, 11 juin 1996) Question de rue donc.

« La grand-route n'est pas quelque chose qui s'étend d'un point à un autre, c'est quelque chose qui a là une existence comme telle, qui est une dimension développée dans l'espace, une présentification de quelque chose d'original ». Plus loin, dans cette leçon du 20 juin 1956 – il y a précisément 40 ans! – Lacan poursuit son chemin: « la grand-route est un

site, c'est quelque chose autour de quoi s'agglomèrent toutes sortes d'habitations, de lieux de séjour, quelque chose qui polarise en tant que signifiant les significations qui viennent s'agglomérer autour de la grand-route comme telle... la grand-route est un signifiant incontestable ».

Dans ce séminaire qui étudie les structures freudiennes des psychoses, Lacan cherche non seulement à matérialiser ce qu'est un signifiant, mais il cherche ce qui fait que la trame discursive du psychotique n'a pas la même consistance que celle du névrosé, il propose un même signifiant fondamental, nécessité théorique à partir des moments de décompensation cliniques, un signifiant qui positionnerait dans la trame de son discours un sujet: « le capitonnage est la façon dont le signifiant s'accroche pour le sujet dans son rapport total au discours » (leçon du 13 juin 1956). Et, avant de parler du père, il reprend la matérialisation routière: « non pas comme le pensait cette personne qui s'émerveillait que les cours d'eau passent précisément par les villes, ce serait faire preuve d'une niaiserie tout à fait analogue que de ne pas voir que les villes se sont précisément formées, cristallisées, installées au nœud des routes, c'est à dire en un point où un certain méridien se coupe avec un certain parallèle, lié à certaines fonctions de routes, et que c'est au croisement... avec historiquement d'ailleurs une petite oscillation que se produisait ce quelque chose qui devient un centre de signification, qui devient une ville, une agglomération humaine avec tout ce que lui impose cette dominance du signifiant ». On perçoit ici la structure à la fois synchronique et diachronique du signifiant; on perçoit de même comment Lacan a pu considérer la psychanalyse comme étant une science conjoncturale, la conjoncture ramenant l'instantanéité, fut-elle logique, par rapport à l'historicité. Il a joué (et/ou les retranscriptions ont « joué ») sur conjoncture et conjecture...

Mon titre n'est pas forcément lié ni à Nantes ni à Istanbul. Il est vrai que Habitat II, le sommet mondial des villes – du 3 au 14 juin 96 – après la conférence de Vancouver il y a 20 ans, met la question urbaine au sommet... de ses complexités. Mon propos est plutôt dérivé de ce que, dans ma ville, à Clermont Ferrand, s'est tenu un nouveau colloque il y a deux mois réunissant architecture et philosophie. À l'occasion de ce colloque – « l'Architecture au corps » – j'ai pu découvrir combien l'architecture pouvait être écriture, prise elle-même si ce n'est dans des discours, sans doute..., tout du moins dans de multiples demandes. Yves Lion s'insurge contre

la position des urbanistes qui trop souvent se réfugient derrière les tyrans politiques, également contre « les ingénieurs des Ponts, ces gèneurs ». J'ai compris combien déjà les architectes se trouvaient confrontés à une situation qui me semble analogue à celle que la médecine va découvrir de plus en plus: celle où la demande individuelle, la demande contractuelle, hippocratique, se trouve débordée, déplacée, doublée par des demandes autres: santé publique, industries diverses et bientôt assurances et organismes de formation privés, pour la médecine. C'est bien sur cette question de la pluralité des demandes en architecture que le psychanalyste était dans un premier temps sollicité, mais selon deux modalités surprenantes: le colloque qui voyait une nouvelle fois se conjindre les enseignants de l'École d'Architecture de Clermont Ferrand, dont des philosophes, et le Collège International de Philosophie de Paris, ce colloque semblait à la recherche d'un certain Réel concernant l'espace architectural: « *le corps comme chair, intentionnalité en acte, manière d'habiter l'espace, souvent occulté dans le discours, comme oublié dans de nombreuses réalisations architecturales* ». L'autre modalité était le courant phénoménologique (notamment Maldiney) qui sous-tend la réflexion, la recherche de « *figures de sens* » aux réalisations architecturales témoignant de la nécessité du culturel, ici pris sous cet angle. Sur ces deux axes – le corps et le sens – de même que quant à la demande, il m'est apparu que la référence au Réel s'imposait: tout d'abord quel est le Réel de l'architecte? Quel est celui du philosophe? et puis; si le philosophe intervient c'est sans doute pour tenter de déplacer le Réel de l'architecte, de creuser, de circonscrire – c'est le terme même de la Recherche – circare – par du discours d'autres constructions. « *Comme on a construit trop vite, il n'y a plus eu assez de réflexion dans l'architecture. On est tombé dans le domaine de la recette... on sort d'une époque trop technicienne qui a perdu le sens du plaisir, de la chair, de la rencontre* » dit Jean Nouvel. « *L'architecture, c'est un problème de chair et de matière grise (...). Il faut développer les spécificités de chaque lieu... le style international est une chose terrifiante* ».

« *Il faut essayer – dit Yves Lion – d'inventer un nouveau métier plus ouvert sur la ville, sur le temps qui passe, pas trop éloigné des urbanistes et des ingénieurs, plus proche des paysagistes. C'est une pensée plus politique de la position de l'architecture...* »

Je racontais lors de ce colloque une expérience de ma pratique urbaine. Je suis allé, avec réticence et curiosité, écouter un soir « *des jeunes de la banlieue* », des quartiers Nord de Clermont Ferrand.

Leurs propos s'ordonnaient manifestement autour de leur vie dans la cité, leur place dans le quartier et la place de celui-ci dans la ville et d'une façon flagrante les deux piliers de leurs paroles concernaient le nom et le lieu. Comment s'appeler lorsqu'on est ensemble, comme catégorie sociale, lorsqu'on fait lien: « *jeunes* » ça a un côté péjoratif et insuffisant; « *ados* » c'est une dénomination non établie... alors il y a « *ceux d'un quartier* » et les autres d'autres quartiers; ces différents lieux permettent de jouer de l'exclusion et de l'inclusion, voire de l'espoir: « *quand je serais grande c'est sûr, je ferai tout pour aller dans le quartier Y* ». Ils faisaient partie d'une association, assez informelle mais constituée, et représentant moi-même une association bien officielle, je leur proposais

une rencontre et les invitais dans les locaux de celle-ci, il m'avait été dit par un professionnel du lieu que cette « *reconnaissance* » en quelque sorte aiderait à leur « *officialisation* ». Hésitations..., silence. Je ne les revis jamais, mais j'appris que cette proposition avait scindé leur équipe et fait éclater leur association: refus absolu de compromission pour les uns – l'ennemi était repéré – attente méfiante et suspicieuse pour d'autres, engouement enfin pour quelques uns.

Ainsi l'espace était-il découpé, cloisonné par des discours et la nature du lien social, qu'il soit de race et de coutumes, de professions, d'âges ou de types de bâtiments; le nom – public, générique – avait comme fonction de délimiter les territoires donnant vie aux différences et aux appartenances, et les passages d'un lieu à un autre, nécessaires, semblaient parfois un peu trop difficile à réaliser.

Ceci me revint en mémoire lors d'un voyage au Brésil où un ami psychiatre s'occupe à Salvador de Bahia d'adolescents et d'enfants: enfants de rue – dont le domicile est la rue – et les enfants de la rue, ceux qui y circulent mais n'y vivent pas. Antonio pense à l'encontre des politiciens qu'il ne faut pas intégrer les enfants de rue dans leur famille mais les aider à reconstruire un lien social dans la rue. Ejectés d'un dedans trop malsain, ils construisent en dehors. Un local, neutre, peut les accueillir, local relativement vide: ils peuvent continuer leur errance entre les murs. Les membres de l'équipe, y compris les médecins, vont régulièrement eux consulter dehors. Ainsi existent un intérieur et un extérieur, et le passage de l'un à l'autre s'effectue presque sans que l'on s'en rende compte. La façade n'attire pas l'œil, elle est relativement discrète contrairement aux maisons restaurées du Pélorino, quartier de la casa de Georges Amado! Il n'y a pas de graffiti, les écrits singuliers sont lus dans les paroles de ces enfants par les praticiens aguerris – nécessité oblige! Ces praticiens parlent également beaucoup aux enfants, apaisant leur angoisse. Quand la parole circule, des lieux se créent et les enfants ne circulent plus dans l'errance. Les corps s'apaisent lorsque les discours se construisent.

C'est une constante perceptible dans les propos des architectes: « *l'intelligibilité* » pour Paul Andreu, architecte ingénieur polytechnicien et urbaniste qui propose que « *l'espace nouveau de la ville soit ce que nous voudrions que la société soit: plus ouverte, plus perméable, plus mobile, mais pas sans limites visibles, sans articulations* ». Il propose des « *failles* » entre les immeubles de l'avenue de France par exemple, de 4 à 8 mètres de large, afin d'éliminer les contraintes vieilles de la mitoyenneté, organisant un rythme de coupures avec les rues et les boulevards... » De même Oriol Bohigas qui a beaucoup travaillé à Barcelone à une réflexion sur la ville recuse la coupure entre architecture et urbanisme, reprend l'idée de la fonction sociale, affirme la rue comme espace collectif et non pas simple espace de service, « *tube* » servant à la seule circulation, définit l'architecture d'abord comme étant un travail avec le vide (« *à nous d'inventer l'espace vide du XXI^e siècle* »...), enfin il souhaite quant aux blocs d'habitation transformer une structure solitaire, illisible, en structure solidaire, bien lisible par tous ».

Dans le séminaire « *Les formations de l'inconscient* » durant plusieurs leçons Lacan reprend la question de la

place du père, notamment dans le complexe d'Œdipe. Afin de situer la fonction métaphorique, symbolique il rappelle que ce sont les institutions qui confèrent au père son « nom », c'est-à-dire sa fonction comme nécessaire en tant que nom du père, à représenter l'existence du lien de la chaîne signifiante comme telle, l'existence comme telle du lieu de la loi. Il rappelle à ce point que dans certaines tribus primitives – nous pourrions dire dans certaines provinces il n'y a pas si longtemps – le quelque chose qui était tenu responsable de la pro-création pouvait être dans le système symbolique, en tant que signifiant essentiel, « *identique à n'importe quoi: une pierre, une fontaine, ou la rencontre d'un esprit dans un lieu écarté* ». Ce qui est important c'est que le discours sanctionne dans un signifiant que celui avec qui la femme a eu le coït, dans l'exemple donné, est le père.

Nous serions passés des lieux-dits aux banlieues, aux lieux mis au ban de la ville (en fait territoire sur lequel se tenait le ban, à une lieue au moins de la ville). Si les agglomérations se sont installées à la croisée des axes de communication il devrait y avoir comme le souhaitent les architectes-urbanistes une certaine lisibilité, une lecture possible de sa place de citoyen, et de citoyen, comme la tentent cette lecture les jeunes générations que ce soit dans leurs propos ou dans leurs actions.

La construction n'est alors pas qu'une simple analogie entre l'architecte et l'analyste. Et les catégories établies par Lacan à partir de Freud sont une source de réflexion. S'approprier pour ces jeunes un objet réel, dans le social, en pensant qu'il puisse avoir valeur symbolique, et ceci

par un passage à l'acte lequel est forçage, lequel est dans le registre du « *ne pas savoir* » mais à la différence du symptôme dans celui aussi de la motricité, s'approprier ainsi un tel objet renvoie à un manque d'objet imaginaire, dans la catégorie du *dam*, du *don*, l'agent en est en effet le père symbolique. Que l'objet ait valeur d'objet symbolique situe le père comme imaginaire, c'est à dire que le manque d'objet s'effectuera selon le mode de la privation. La dette symbolique suppose l'intervention du père réel, faisant de l'objet un objet imaginaire.

Lors de l'analyse d'un cas de kleptomanie, Lacan fait de celle-ci un *acting out*, *acting* à la fois de manquer et de montrer qu'il doit exister un désir, portant là sur l'objet imaginaire, out car le sujet est en analyse avec une analyste américaine. En fait, Lacan reprend l'exposé du cas, longuement (Séminaire « *L'Angoisse* »). Il pointe, après avoir noté certaines justesses descriptives, ainsi que les erreurs d'interprétation de l'auteur, ce moment de kleptomanie de l'analysante comme la monstration finalement de ce que cet acte signifie toujours, à savoir de laisser s'isoler cet autre objet, l'objet a. Il en fait un acte ayant une adresse (en l'occurrence la mère de la patiente, puis tout aussi bien l'analyste), acte là « *dans le social* », en relation avec le désir, et le sujet de l'inconscient; il insiste sur cette fonction de l'isolement.

Je terminerai en ce lieu avec une phrase d'Yves Lion: « *les architectes ont tendance à considérer qu'ils arrivent à la fin d'une chaîne qui conduit de la décision politique à leur œuvre... Mais si construire était plutôt un commencement?* » ○

Communiqué de la Fondation Européenne pour la Psychanalyse

La Fondation Européenne pour la Psychanalyse prend acte du défaut que constitue pour la psychanalyse l'absence de publication des séminaires de Lacan.

Il paraît ainsi souhaitable, pour le respect de sa mémoire comme pour le travail et la formation des analystes, que soit enfin déposé, comme il est d'usage, l'ensemble des archives de Lacan à la Bibliothèque Nationale de France. Il conviendrait, de même, d'abandonner l'intention annoncée de détruire les notes prises par Lacan au cours de sa pratique.

La création d'un « *fonds Lacan* » à la Bibliothèque Nationale devrait permettre aux chercheurs et praticiens intéressés de poursuivre leur travail dans des conditions normales et il permettra l'établissement des textes qui ne sont pas encore publiés, conformément à ce que la loi autorise.

C. Dumézil, C. Melman,
G. Pommier, M. Safouan

Psychanalyse en Chine

La première assemblée générale de l'Association « Psychanalyse en Chine » qui est la branche française de l'International Association for the Advancement of Psychoanalysis in China aura lieu le mercredi 5 décembre à 21 heures à la Faculté de Théologie Protestante, 83, boulevard Arago, 75013 Paris; elle est ouverte à tous ceux qui sont intéressés par ce projet. Les membres du bureau sont Franck Chaumon, Dominique Simmonney, Martine Lerude. La cotisation annuelle est fixée à 30 E.

34, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, 75005 Paris - E-mail : Psychanalyse_en_Chine@hotmail.com